

2020. Je ne sais pas pourquoi, mais dans mon esprit nous passions toujours quinze jours à Thiézac. Il paraît que non, que ce n'était qu'une semaine. Ma tante Annik dit que ce n'était qu'une semaine, et qu'elle admirait mes parents d'avoir le courage de vivre là-bas une semaine. Une semaine ? Pas deux ? Je n'arrive pas à le croire. Ce n'est pas que le temps me semblait long, bien sûr, c'est que je vivais les moments présents, et que les journées étaient pleines de vie, de vraie vie. Le temps s'étirait, j'étais attentive, et non pas absente comme maintenant, toujours à regarder autre chose que ce que j'ai sous les yeux. Non, j'étais là, dans le présent.

1971. Quand on arrive à Thiézac, il y a une sorte de rite. Une fois qu'il est accompli, les vacances chez mon grand-père peuvent commencer. Il doit nous emmener, ma sœur et moi, jusqu'à la petite épicerie un peu plus loin sur la route nationale, pour nous acheter des bonbons. Trois fois rien : un paquet de « Pez » au citron. On glisse les « Pez » dans un réservoir allongé, surmonté d'une tête ridicule de personnage de dessin animé américain, et quand on fait basculer la tête en arrière, on voit sortir un des minuscules bonbons. Ça me fait rire, et le bonbon est délicieux. Pépé s'achète toujours des « Zan » (des « Zan-à-la-zanoïde »), des petites billes de réglisse dont il fait grande consommation.

Une fois les « Pez » en poche, la vie commence.

Le logement de Thiézac, c'est une petite maison dans le village, au bord de la route nationale, mitoyenne d'un côté. Plus exactement, il y a un étroit passage qui part d'à côté du trottoir, juste devant la maison, et la longe pour mener, en contrebas, vers l'arrière de la rangée de maisons au bout de laquelle elle se trouve. Ces maisons sont comme accrochées à un flanc de colline abrupte. Du côté le plus haut se trouve la route, en contrebas se trouve ce petit chemin qui permet d'entrer dans toutes les caves. De l'autre côté de cette allée de terre, il y a les jardins. Pour accéder au jardin de mon grand-père, il faut donc sortir par la porte d'entrée, longer la maison jusqu'à l'arrière pour atteindre ce bout de terrain en espalier, à trois niveaux, peu et mal entretenu, où il n'y a rien à faire. Impossible de jouer à cache-cache. Nous n'y allons pas souvent.

Par contre, il y a quelque chose, de drôle, qui nous fait rire ! Ce chemin qui longe sa maison appartient en fait sans doute à mon grand-père, qui doit céder un droit de passage aux voisins. Mais il l'a baptisé « les Crottes ». C'est tellement drôle de voir la tête que fait Mme Sémile, la voisine, quand elle passe devant chez lui et qu'il lui dit « vous prenez les Crottes ? ». Il l'a fait exprès pour ennuyer ses voisins – ou peut-être parce que des voisins trop paresseux ont laissé leurs chiens se répandre là.

La maison est une maison à histoires. Il y a d'abord la sienne propre, celle de sa construction et des aménagements faits plus tard, pour intégrer une salle de bains avec des toilettes. On entre du côté de la rue nationale qui traverse le village, donc, mais la façade est curieusement aveugle, ou presque. Debout devant la maison, on ne voit que la porte d'entrée, la petite fenêtre du salon et une minuscule fenêtre de mansarde, à l'étage. Après un minuscule vestibule on entre presque directement dans la cuisine, la plus grande pièce, le lieu de vie. Elle est baignée de lumière jaune, due en partie à la couleur de la peinture sur les murs, mais elle n'a pas de vraie fenêtre. Une fois la porte passée, sur le mur gauche il y a la porte du salon, et juste à droite, à côté d'un grand placard, il y a l'escalier qui conduit à l'étage. Tout droit, devant moi, il y a la porte vitrée qui mène au cancon, et c'est là la source de cette magnifique lumière qui baigne la cuisine, où l'on fait tout. Ma mère cuisine, on mange, on discute, on lit. On lit, surtout. Lire, c'est la grande affaire de Thiézac.

Le « cancon » est l'autre pièce à vivre. C'est un étroit balcon fermé par une verrière. Il est suspendu en l'air, il n'y a rien dessous, il a quelque chose de magique et d'irréel. Je ne sais pas – parce que je me pose peu de questions – qu'il n'a été ajouté que pour permettre un accès à une autre extension, bien plus importante sans doute, mais moins essentielle que le cancon : un cabinet de toilettes à la modernité un peu surprenante par rapport au reste. Il y a des vécés,

un bidet, un lavabo, un grand placard. Pas de baignoire ou de douche. Et ça ferme à clé, la toilette du matin n'a pas à être une affaire publique comme chez ma mère. La douche, récemment installée, est à la cave, sous la cuisine. On sort de la maison, la serviette et le savon à la main, on descend les Crottes et on va se doucher au fond de la cave. Ça nous amuse, on se croirait au camping.

Grâce à la verrière, et parce que nous n'allons à Thiézac qu'en août, la lumière du cancon éblouit. Contre les murs il y a quelques chaises et deux fauteuils. Les armatures sont des tubes d'acier, l'assise, le dossier et les accoudoirs des fauteuils sont en plastique des années cinquante ou soixante. Aujourd'hui (cinquante ans plus tard ?) j'écris assise sur un des deux fauteuils. Il me suffit de me lever puis de me rasseoir pour sentir encore l'odeur de Thiézac tant elle a imprégné ces fauteuils et mon esprit. Le léger grincement que produit un appui plus ferme sur le dossier me transporte lui aussi toutes ces années en arrière.

Le salon est une pièce mystérieuse. Il est tout en longueur et la fenêtre qui donne sur la rue n'est pas très large. Et puis on ne peut guère y entrer que lorsque le canapé-lit est redevenu un canapé et que la pièce a été aérée. C'est là que dort mon arrière-grand-mère, la mère de mon grand-père. Elle s'appelle Bonne-Maman, mais comme elle est folle, on ne s'occupe pas vraiment d'elle, elle ne compte pas trop. Dans le salon, il y a une bibliothèque avec les livres de mon grand-père, et quelques tableaux au mur, mais je ne les regarde pas. Il y a des santons espagnols quelque part aussi. Une sorcière, un petit torero, un diable. J'aime le petit torero, les autres sont vaguement inquiétants. Il fait toujours sombre dans le salon, parce qu'on tient les volets presque fermés. J'y vais parfois avec mon grand-père pour lire un de ses livres. Parfois il n'est pas là et Bonne-Maman se tient à la fenêtre, pour le guetter, immobile, sans un mot, jusqu'à ce qu'il rentre. Je ne saurais pas où il est s'il ne revenait pas parfois un plateau à la main avec des boissons dessus. Un orangina pour chacune de nous. Tant que nous sommes petites, c'est fête. Plus tard, l'odeur d'alcool nous mettra mal à l'aise.

Du côté de mon père, donc, une arrière-grand-mère et son unique enfant, mon grand-père. Celui qui nous aime, c'est pépé. Elle, elle ne nous aime pas. Du côté de mon père on n'appelle pas non plus toujours les gens par leur nom. Pépé s'appelle Jean (virgule Louis), là ça va. Bonne-Maman, j'apprendrai bien plus tard qu'elle s'appelait Louise Bonal. En tout cas, c'est la veuve de Bon-Papa, l'arrière-grand-père venu de Nantes. Elle, on l'appelle « la Bonne », parfois, c'est plus court. Et puis ça évite de dire « Maman », parce qu'elle ne donne pas trop envie. Elle est née en 1898. Mais elle a l'air vieille ! Elle reste assise mollement sur un des fauteuils de Thiézac, presque à longueur de journée, sans rien dire, sans bouger, sauf quand elle attend à la fenêtre du salon que pépé rentre du bistrot. Elle passe la journée à « manger les pâpes ». Elle fait des mouvements avec sa bouche comme si elle mangeait quelque chose, mais elle ne mange pas. On entend constamment le petit bruit qu'elle fait avec ses lèvres. Quand elle bouge pour aller quelque part, elle se déplace sans lever les pieds. On entend le frottement lent de ses grosses pantoufles sur le sol. On ne lui voit jamais de souliers. Elle est folle, c'est ce qu'on se répète, ma sœur et moi, sans vraiment savoir. Il paraît qu'elle a eu un accident vasculaire cérébral il y a plusieurs années. Elle est toute molle, elle ne comprend rien. Parfois, quand je passe devant elle, précipitamment, pour aller plus vite jouer au soleil, j'ai mauvaise conscience. Alors je pose les mains sur les accoudoirs de son fauteuil, je la regarde bien dans les yeux, et d'un air supérieur je lui dis « alors Bonnette, comment ça va ? ». Elle plisse les yeux, elle a parfois un sourire de chat qui baille, et elle dit « bien ». Parfois, quand personne n'est là pour nous voir faire, on appuie un peu sur son bras maigre et tout tâché et elle geint « arrête, tu me fais mal ». Ça marche à tous les coups, c'est comme ma poupée Carine, quand j'appuie sur son ventre et qu'elle me dit « Je m'appelle Carine. Regâarde comme je suis belle avec mes longs cheveux soyeux. Tu peux les peigner si tu veux ». Carine ne sait rien dire d'autre. Pour la Bonne c'est pareil : quand on appuie dessus, on sait ce qu'on va entendre.

Quand on entre dans la cuisine, à droite il y a une porte qui donne accès à l'escalier. On monte à l'étage en passant devant un énorme poisson en porcelaine blanche qui ne sert à rien. En haut, il y a d'abord un très large palier, puis la porte de chacune des deux chambres. A gauche la chambre de pépé, à droite celle de mes parents. Hélène dort sur un lit de camp sur le palier, sous la lucarne qu'on voit du dehors, et moi je dors avec mes parents. La chambre de mon grand-père n'est pas tout à fait une pièce interdite, mais on ne peut y pénétrer que sur invitation. Je ne sais pas si Hélène a les mêmes privilèges que moi, mais il m'arrive de temps en temps de toquer à la porte le matin, pour porter le bol de café de pépé. Il dort plus tard que nous, et quand il se réveille, il sonne. Son « pauvre père » avait installé tout un système de clochettes, comme dans une maison bourgeoise où il y a des domestiques. Donc mon grand-père sonne, et une clochette retentit dans la cuisine, au-dessus de la porte du placard. J'ai alors le droit de lui monter son café au lait. Mais il est farceur, et une fois, il se cache pour me faire peur. Je laisse tomber le bol, qui se brise. Et il y a du café partout. Pépé supplie ma mère : « ne la fâchez pas, c'est de ma faute ».

Sa chambre est à son image, soignée et distinguée. Il n'a pas de meubles de chêne, lui, comme tout le monde, mais une chambre en acajou, des meubles polis qui renvoient la lumière. Il y a un grand lit à baldaquins, entouré de rideaux à rayures bordeaux, jaunes et vertes, une table avec deux chaises, et une armoire surmontée de bibelots en porcelaine blanche : deux angelots, une grande femme nue qui a des fleurs à la main, et un diabolin assis sur une pile de livres. Je préfère le diabolin, avec son bonnet à grelots. Ce farceur sur ses livres, c'est pépé.

Mon grand-père est un homme encore très jeune - il n'a que quarante-six ans de plus que moi - qui a l'air vieux. C'est le père de mon père mais il n'existe pas deux hommes physiquement plus différents. Mon père est grand, maigre, brun aux yeux marrons, très beau. Pépé est petit, un peu gros, les cheveux clairs - puis blancs, il a des yeux bleus qui louchent parfois fortement derrière ses lunettes. Il n'est pas très beau, mais il est toujours tiré à quatre épingles, même une fois qu'il a pris sa retraite. Il porte de petits pantalons bien coupés, des chemises avec un petit gilet dessus, des cardigans à l'anglaise, bleu mer ou vert bouteille. Il a même parfois une cravate, même en vacances. Mon père, lui, s'habille au hasard d'un tee-shirt et d'un pantalon usé, il se chausse de savates. Son allure négligée accentue encore sa beauté.

Ce qu'ils ont en commun, c'est leur envie de rire, de dire ou de faire des bêtises. Pépé nous proclame régulièrement : « Chérie de mon cœur ... » - il marque un temps et nous pouffons déjà, nous connaissons bien la suite de cette déclaration d'amour - « ... quand tu pêtes ça sent le chou-fleur ». Les plaisanteries très très bêtes pour faire rire ses petites-filles, et la distinction naturelle d'un homme d'une culture étonnante, mon grand-père est un curieux mélange.

Avoir envie de rire, c'est de famille, puisque même Bonne-Maman s'y met, quand elle cesse un moment d'être folle. Elle s'est cassé le bras, une année, et on la sort devant la maison, on l'assoit sur le banc en métal vert, devant l'entrée, bien calée sur des coussins qui sentent la poussière. On s'assoit avec elle, et pépé se tient là aussi, assis sur la grosse pierre au coin du petit chemin qui descend. La Bonne est censée se distraire en regardant passer les voitures. Mais il doit y avoir une institution qui abrite des religieuses, quelque part à Thiézac, près de la maison. Un couvent ? Quelque chose comme ça. Nous sommes violemment anti-cléricaux, dans ma famille de hussards noirs de la République, alors je ne sais pas trop. Parfois, un petit groupe de religieuses passe devant la maison, devant le banc, devant mon arrière-grand-mère. Alors elle se réveille comme d'un profond sommeil, et dès que les religieuses passent leur chemin et nous tournent le dos, elle siffle. Les nonnes se retournent, elles voient une très vieille femme, très malade, impassible, un homme entre deux âges, très soigné, qui a l'air de penser à autre chose, et deux petites filles qui rougissent de honte tout en étouffant un rire surpris. Elles nous fusillent du regard et s'éloignent, en condamnant sans doute cette éducation sans dieu qui rend les enfants si effrontés. Elles ont de la chance de ne pas entendre ce que finit toujours par

murmurer la Bonne, d'un air convaincu : « les ménettes<sup>1</sup> sans capette quand elles pètent elles font du vent ». Hélène et moi on s'étrangle de rire. Elle, elle ne sourit même pas. Madame Sémile passe, et pépé lui lance un « alors, vous prenez les Crottes ? » qui nous achève.

Entre mon grand-père et la Bonne, les relations sont parfois étranges. Un soir, elle geint dans son lit, dans le salon. Nous ne sommes pas encore couchés, nous les autres. « Elle fait la sarabande », dit mon père. « Faire la sarabande », chez nous, ça veut dire refuser de dormir, faire un caprice pour ne pas rester dans le lit, s'agiter la nuit. C'est quelque chose que font les enfants. Mon grand-père va la voir, et nous suivons. Il se fâche tout rouge. « Non, tu ne peux pas te lever. Reste tranquille. » Elle geint, elle proteste, elle est incohérente. Pépé ajoute, d'un ton très dur « est-ce que tu as conscience de tout ce que fait ma belle-fille ? Pourquoi veux-tu l'embêter davantage ? Non, tu ne peux pas ... (faire quoi ? j'ai refusé de comprendre, ou alors j'ai oublié) ... Recouche-toi ». Il la remet au lit, presque brutal. Une fois qu'elle est calmée, il se tourne vers nous deux : « Ne faites pas attention, les filles, et souvenez-vous, Pépé est toujours Pépé, il vous aime, il est gentil ». Ça doit être grave, pour qu'il parle de lui à la troisième personne.

Il a dit quelque chose de parfaitement inutile. Pépé est toujours Pépé, et il nous aime. A-t-il une préférence ? Mes parents diront que oui, qu'il m'appelle « Zébulon » parce qu'il me trouve plus diable que ma sœur si sage, et qu'ils ont parfois dû intervenir pour favoriser Hélène. Moi je ne vois rien. Ce que je vois, c'est qu'il est toujours disponible pour qu'on parle de ses livres. Pépé a une collection de livres comme je n'en ai encore jamais vu. Il a de nombreux volumes dans sa bibliothèque, et ils sont tous très beaux, très riches, très précieux. En tout cas c'est ce qu'il me semble. Chez mes parents, il y a des livres de poche écornés et sans valeur. Mon grand-père a des livres à son image, précieux et rares. Je ne m'intéresse pas à tous, je suis fascinée par une série d'ouvrages qu'il me prête et que je lis avec passion. Ce sont des livres sur Napoléon, écrits par André Castelot, un gros homme à lunettes qu'on voit parfois à la télévision. Il y a quatre ouvrages, *Bonaparte*, *Napoléon*, *Le Roi de Rome*, et un autre, je ne sais plus ce que c'est. Mon grand-père, étonnamment, est passionné par « l'Empereur », comme il l'appelle. Il en parle si bien que je lis les Castelot pour pouvoir en discuter avec lui, assise sur le canapé, dans la fraîcheur du salon. On discute, et je sais tout sur Napoléon. Tout. Enfin, les batailles, ça ne m'intéresse pas trop, quoique j'en connaisse toutes les dates, petit perroquet savant qui ferait n'importe quoi pour impressionner pépé. Mais les sœurs, les frères de Napoléon, Laetitia Ramolino et « pourvou qué ça doure ». Caroline et Pauline et leurs amours, je sais tout. Je sais aussi que Jérôme, qui s'appelle comme mon poupon, était roi de Westphalie, ce dont le reste du monde se fiche, comme je le découvre rapidement. Le reste du monde, mais pas mon grand-père. Un jour, je lui fais remarquer qu'Hortense était à la fois la belle-fille de Napoléon et sa belle-sœur, et que c'est bizarre d'avoir deux liens de parenté avec quelqu'un, non ? Il se montre frappé par cette révélation, comme s'il découvrait quelque chose d'important. « Tu as raison, c'est très curieux ». Avec lui, je me sens intelligente, et je crois bien que si je le suis, c'est parce que c'est comme ça qu'il me voit. Je l'aime, c'est mon héros. Tout le monde l'aime ici. Ma mère l'appelle « papa » alors qu'elle n'est pas sa fille. Mon père l'aime, ça se sent dans l'air qu'on respire.

Pépé et moi parlons beaucoup du destin tragique du Roi de Rome. Comme deux commères, nous pleurons presque sur lui. Pépé me fait alors lire une pièce de théâtre dont il a le texte. « L'Aiglon », d'Edmond de Rostand. Je pleure beaucoup, je suis très sensible au mélodrame. Dans l'ouvrage de Castelot, il y a quelques portraits d'un jeune homme très blond, aux jolies boucles, longtemps mon idéal. Sur la couverture de la pièce de théâtre, par contre, il

---

<sup>1</sup> « Les Ménettes : ordre religieux du Cantal créé au XVIIe siècle par les Jésuites d'Aurillac. Il s'agit de 'filles dévotes de la Congrégation de Sainte Agnès.' » Merci Internet ! Enfin je comprends.

y a une photo de Sarah Bernhardt. Pour moi, ce jeune homme mort à vingt-et-un ans sera longtemps un être androgyne ménopausé et ventripotent.

Nous lisons aussi d'autres textes. J'en suis certains, auquel je ne comprends vraiment rien malgré mes efforts, mais nous lisons Marcel Aimé. Pépé a un ouvrage magnifiquement illustré avec tous les contes et nouvelles. « Les Sabines » me frappe tout particulièrement, et je ne cesse de le relire. C'est l'histoire d'une femme qui a le don d'ubiquité et qui se reproduit à l'infini, jusqu'à coloniser et hanter la terre entière. Ça finit mal le jour où l'une des Sabines est attaquée. Les autres s'immobilisent toutes et écoutent, attentives, ce qui arrive à la Sabine victime. Il y a là, dans toutes ces femmes brusquement arrêtées, quelque chose qui me fascine, je ne sais pas très bien ce que c'est.

Pépé c'est aussi les grands classiques dont il récite des tirades entières, l'air faussement pénétré, théâtral à l'excès, juste pour nous faire rire. Il faut le voir dire « mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire / Mon bras, qui tant de fois a sauvé son empire », et tendre, preuves à l'appui, un bras bien habillé mais totalement dépourvu de muscles. Parfois, il change le texte, et les deux petites filles pouffent : « Prends un siège Cinna et assieds-toi par terre / Avant que de parler commence par te taire ». Avec lui j'apprends qu'on peut aimer passionnément les grands textes et s'en moquer aussi, parce qu'ils sont plus vivants si on s'en amuse que si on les enferme, pour les vénérer, dans un sérieux de plomb.

Les journées à Thiézac sont baignées de soleil. Le matin, une fois que tout le monde est levé et passé à la salle de bains (la douche se prend plutôt le soir), nous aidons ma mère à la cuisine. Nous nous installons toutes les trois, Hélène, moi, la Bonne, à l'épluchage des légumes. La Bonne est imbattable sur la carotte. Elle a un économiste spécial, avec lequel elle épluche une carotte en un rien de temps, avec une technique tellement fascinante que nous nous arrêtons, le couteau à la main, admiratives. Par contre il y a des épluchures partout, et elle ne peut pas se baisser pour les ramasser. Elle ressemble à un automate sur lequel on vient d'appuyer, qui s'agite frénétiquement avant de se figer brusquement. Elle ne dit rien, elle ne bronche pas.

Les après-midis, nous faisons un tour dans le village, parfois. Si on descend jusqu'à la Maison de la Presse c'est fête ! Ou alors nous lisons, assises sur le banc devant la maison, ou dans le cancon, s'il n'y fait pas trop chaud. Il y a même une chaise longue assez compliquée à utiliser (il faut visser ou dévisser une molette de chaque côté pour incliner ou relever le dossier), et nous nous la disputons parfois. Celle qui l'obtient l'installe en contrebas de la route, à l'entrée des Crottes, et lit en se prélassant. Il faut faire attention à la pente, la chaise longue pourrait bien basculer. Un jour, je vais chercher une pile de magazines que j'ai découverte dans le placard de la salle de bains. Il y a dans chacun une page de dessins humoristiques, que je veux lire en détail. Mon grand-père m'arrête et me dit, gêné : « je ne suis pas sûr que tes parents seraient d'accord pour que tu lises ça ». Je suis très fière de moi parce que je comprends qu'il veut que j'aille reposer tout ça, même s'il ne l'a pas dit franchement. Je vais reposer tout ça. C'est là que je me rends compte que ces magazines s'appellent « Détective », et qu'ils font leurs gros titres d'histoires de meurtres sordides. Pépé est parfois un homme mystérieux.

A quatre heures, nous goûtons. Nous sommes deux petites filles - puis deux grandes filles - potelées, qui mangent beaucoup et finissent toujours leur assiette. Les goûters les meilleurs sont ceux que l'on prépare après être allé chercher une boule de pain bis chez Debladis, le boulanger en face de la maison, de l'autre côté de la rue. Le père Debladis est un homme rond et bis comme son pain, le béret vissé sur la tête, les sourcils noirs épais, l'humeur souvent bonhomme. Son pain est extraordinaire. Le beurre fond dessus, les tartines sont un pur délice, même si la digestion en est parfois compliquée, parce qu'on ne sait pas bien s'arrêter d'en manger.

Les fins d'après-midi sont tranquilles, sauf peut-être quand pépé est au bistrot et que la Bonne le guette, les bras derrière le dos, en geignant. Mais je ne sais pas voir que tout cela est

bien triste, et que si pépé nous fuit pour aller chez la Françoise, qui tient le bistrot en haut de la rue, c'est qu'il est malheureux.

Parfois, on va au restaurant avec Jeanne. Jeanne, c'est la cousine de mon grand-père, la nièce de Bonne-Maman. Jeanne, c'est une femme qui nous fait rire - sans doute parce qu'elle fait rire aussi mes parents et mon grand-père. Jeanne, c'est une grosse femme un peu bête. Mais elle est très soignée. C'est une femme riche, je crois. Elle est très bien habillée (avec elle je découvre les twin-sets), elle a des cheveux teints et laqués qui ne bougent pas, même s'il y a beaucoup de vent, des sourcils entièrement épilés qu'elle a remplacés par une ligne de crayon, nette, au milieu de la couche épaisse de fond de teint, et une bouche ! Une bouche magnifique qui fait mon admiration. Quand on la regarde de près, on voit que Jeanne a passé du fond de teint crème sur les commissures des lèvres, pour les masquer, et qu'elle a mis du rouge à lèvres juste au centre de la bouche, mais aussi au-dessus de la bouche. A cinquante ans au moins, cette femme toute ronde a une bouche en forme de cœur, à la Betty Boop. Parfois, donc, nous allons tous déjeuner « à la Belle-Vallée », le restaurant de Thiézac qui a vue sur la belle vallée de la Cère, logique. Hélène et moi sommes là, assises, sages comme toujours. Nous regardons Jeanne manger le rouge à lèvres et le fond de teint en même temps que sa salade, la vinaigrette coule, rougeâtre, épaisse, sur le menton. Nous gardons le fou-rire en réserve, pour plus tard.

Il paraît que Jeanne est un peu folle, elle aussi. Elle croit que les gens qui parlent dans le téléviseur lui parlent à elle, c'est drôle ! Elle croit aussi que les fusées envoyées dans l'espace détraquent le temps. Parfois, à la radio, Annie Cordy chante « Jane, la Tarzane, se pavane de liane en liane ». Chez nous, Jeanne, la Tarzane, est devenue « celle qui fait casser les lianes ». Jeanne est moquée parce qu'elle est prétentieuse. Et un peu folle elle aussi.

Il manque quelqu'un à Thiézac. Bon-Papa est mort quand je suis née, à peu près, je crois. Ce n'est pas lui qui manque puisqu'on peut en parler. Un jour, on va au cimetière de Thiézac, parce que pépé veut montrer quelque chose à mes parents. Il leur montre ce qu'il a fait faire. On voit une tombe, une tombe assez large pour trois personnes. Bon-Papa est là, et pépé a prévu d'être enterré là, avec Bonne-Maman aussi. Je l'imagine là, entre ses parents, comme un petit garçon.

Celle qui manque, c'est la mère de mon père et d'Annik, la femme de pépé. On ne parle jamais d'elle comme d'une « grand-mère ». Non pas parce qu'elle n'était pas gentille, non, pas du tout. Mais juste parce qu'elle est morte à trente-deux ans, bien avant d'avoir l'âge d'être grand-mère. On ne parle jamais d'elle pour ne pas faire de peine à mon père ou à Pépé, ou alors à Annik quand Annik est là. On ne parle jamais d'elle mais il existe une photo, une seule. On voit une femme très belle d'une autre époque, les cheveux peignés en jolis rouleaux sur le haut du front et les côtés. Elle a un léger sourire, je me dis qu'elle ne sait pas qu'elle va mourir. La photo est un peu floue, comme pour la renvoyer, elle, dans un passé lointain, à demi-oublié. Mais personne ne l'oublie je crois. On ne parle jamais d'elle, mais on fait très attention à ne jamais en parler, et du coup elle prend toute la place, elle occupe l'espace lumineux de Thiézac. Alors, bien sûr, elle s'appelle Hélène, comme ma sœur, comme deux de mes cousines. On ne parle jamais d'elle mais son nom est revenu partout, dans toutes les familles. Elle est enterrée ailleurs qu'à Thiézac entre ses deux parents, comme une petite fille. Mais son fantôme est ici, qui nous hante.